



MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISONS 5 ET 6.

ST. - PÉTERSBOURG, 1863.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

a St.-Pétersbourg à Riga à Leipzig
MM. Eggers et Cie, M. Samuel Schmidt, M. Léopold Voss.

Prix: 45 Kop. = 15 Ngr.



20 Février 1863.
4 Mars

Notice sur l'historien arménien Th. Ardzrouni, X^e s.; par M. Brosset.

(Suite.)

Ainsi que je l'ai dit, avec le règne du khalife Motéwekkel commence une époque très intéressante de l'histoire d'Arménie, où les princes Ardzrouni jouent un rôle important, d'abord comme principales victimes de la persécution des musulmans, puis comme possesseurs d'une vaste contrée, et arrivent enfin à la dignité royale, dont ils sont obligés de se désister, lors des invasions des Seldjoukides. C'est donc là le bel endroit de notre historien et de ses continuateurs, qui révèlent beaucoup de détails inconnus de ces grands événements. Je me propose maintenant d'examiner ces différentes phases de l'histoire d'Arménie, dès-lors en contact fréquent avec les khalifes et avec les empereurs de Byzance. Quant à l'exactitude et à la véracité de notre historien, qui n'a pourtant pas voulu tout dire, quand les faits, ce qui arrive de temps en temps, ne sont pas à l'honneur de ses parents, nous avons pour le contrôler, d'abord les chroniques arabes, puis les écrits de Jean catholicos, son contemporain, d'Asolic, de Stéphannos Siounétsi; le beau travail de M. Deffrémery sur les Sadjides, *Nouv. Journ. asiat.* 4^e série, t. IX, X, l'Histoire des Khalifes, par G. Weil, et

les critiques minutieuses de M. Ed. Dulaurier, dans ses Recherches sur la chronologie arménienne. Je dois dire que tous ces témoignages sont en général favorables à Th. Ardzrouni.

Ce n'est pas sans raison que j'ai insisté précédemment sur la vraie orthographe du nom de l'émir envoyé en Arménie par le khalife Motéwekkel, dès la première année de son règne. Son nom complet était Abou-Saad Mohammed ben Iousouf, de Mérou; son prénom **أبو سعد** doit, à la rigueur, se prononcer Abou-Sa'd, avec une légère aspiration après l'a, qui tourne à l'e, et dont Jean catholicos, ainsi que Th. Ardzrouni ont fait Abouseth, d'autres Abousedj et Abousidjth: cette dernière orthographe se trouve, une seule fois, chez Samouel d'Ani, a 903. MM. S.-Martin et Weil écrivent toujours Abou-Saad. Il est d'autant plus nécessaire de connaître ces petits faits que bientôt paraîtra sur la scène le véritable Abou-Sadj **أبو ساج**, (**Ասսաճ**¹), ainsi nommé en mille rencontres chez notre historien, chez Kiracos, p. 45, et non Abou-Sa'd, comme on le voit transcrit deux fois chez M. Dulaurier, p. 268 et 272. Rien de plus propre à dérouter l'érudit et le lecteur que le retour fréquent de ces noms identiques, ou presque identiques.

Avant d'aller plus loin, il me paraît utile d'essayer de fixer la nationalité de ces gouverneurs musulmans de l'Aderbidjan, ayant eu l'Arménie sous leur juridic-

1) On remarquera que l'arabe **أبو** est toujours écrit en arménien **ասսա**, qui doit se prononcer *apou*: les Grecs aussi disent *Aposatas*, et l'on va voir nombre d'exemples de cette orthographe chez Constantin Porphyrogénète. Il faut donc que la prononciation du *ʔ* arabe ait été plus dure qu'on ne le croit généralement.

tion, depuis le commencement du IX^e s., et en tout cas celle des tribus étrangères, fixées alors en Arménie.

Je constate avant tout qu'Aboul-Faradj, dans sa Chronique arabe, p. 165, s'exprime ainsi: «Anno 220 H.—(5 janvier) 835, Al-Motasem Apsinum Chaïdar ebn Caus, regionis montanae praefectum, misit, ad bellum Babeco inferendum, qui adversus ipsum profectus est.» سنة عشرين ومايتين عقد المعتصم الافشين حيدر بن كاوس على الجبال ووجهه للحرب بابك فزار اليه Afschin Haïdar ben Caous est le même personnage que Vardan, p. 109, nommé simplement Afchin, et qui s'empara du sectaire révolté Baban, grâce au concours du prince Bagratide Sahl, fils de Sembat.

Or déjà plusieurs années auparavant, sous le khalife Mahmed (Al-Amin), le même Vardan mentionne p. 105, un Ismaélite nommé Dchahap (Dchahasp, éd. Emin), qui avait épousé une fille du prince Mouchegh Mamiconian, lui ayant apporté en dot une grande partie du canton d'Archarounik, situé au centre de la province d'Ararat. Ce Dchahap finit par se révolter contre le khalife et s'empara de Dovin. Après l'avènement de Mamoun, en 813, la maison ou famille de Dchahap était devenue puissante, mais elle éprouva de rudes échecs de la part des princes Bagratides.

A la même maison de Dchahap appartenait ce Sévada, dit Avaranchan «précurseur de pillage,» dont parle Mosé Caghancatovatsi, p. 267, qui en 821 ravagea l'Aghovanie et la Siounie, et qui se retrouve également chez Vardan, p. 108, sans date, bien que sous le khalife Mamoun. Stéphanos Siounétsi, ch. XXXIII, place à tort en 727 la révolte de Baban, en

même temps que l'expédition de Mourvan, le Merwan ben - Abdelmélîk des auteurs arabes, qu'il nomme aussi Avaranchan; mais au ch. XXXVII, il parle de Sévada, de la tribu Caïséracan *կայսերական*, — c'est évidemment une mauvaise leçon, pour Caïscacan — marié à la princesse Bagratide Arousiac, et qui était alors maître de Dovin, où il empêcha l'ostican Hol de pénétrer. Le Dchahap, fils de Sévada, dont parlent Samouel d'Ani en 868 et Asolic, dans un passage cité plus bas, me paraît avoir eu pour père le personnage dont je parle.

Un autre Dchahapide, Apelhert, est encore mentionné par Vardan seul, p. 109, comme ayant fait une invasion en Siounie, après la mort du sectaire Baban, vers l'an 849, suivant Tchamitch, t. II, 444,5.

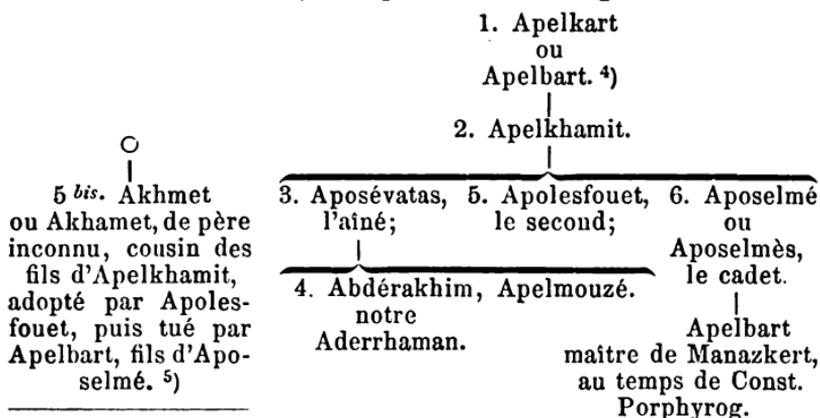
Jean catholicos, p. 64 éd. de Paris, p. 81 éd. de Jérusalem, s'exprime ainsi au sujet de Sévada: «Un certain Sévada, de race persane, marié à Arousiac, Bagratide....» Dans la traduction française, p. 101, nous lisons: «Sévata, de la famille de Gaisig (Kaisik), qui avait pris sa femme dans la race des Bagratides....» Il périt dans une bataille contre l'ostican Hol, avec Sembat Bagratide et Sahac, en 825, suivant Tcham. II, 429: il faut donc que le manuscrit de l'Arsenal, sur lequel a été faite la traduction française, portât *ի կայսերկ ազգէ*.

Si je ne me trompe, nous retrouverons les Caïscics, bien qu'ils n'y soient pas nommés expressément, au ch. XLIV De admin. Imperio.

En effet Constantin Prophyrogénète nous donne des renseignements très précis sur la contrée où les Arméniens placent les possessions des Caïscics, i. e. l'Apa-

hounik ²⁾, ou Ἀπαχουνη. Suivant lui, dès avant Achot, — le Brave, le Carnivore ³⁾ — père de Sembat-le-Confesseur, qui mourut en 856, à Dovin, Bercri, Khaliat ou Akhlat et Arsès ou Ardjech, villes au N. du lac de Van, étaient sous la domination des Persans, par où il faut entendre les musulmans et notamment nos Caï-sics, d'après les témoignages arméniens cités plus bas, qui se rapportent à la même époque. Achot reprit ces villes, ainsi que Tibé ou Dovin, Khert et Salamas.

Sous ce même Achot, la ville et le territoire de Mandzikert ou plutôt Manazkert, sur le Mourad-Tchaï, à l'O. du lac de Van, appartenaient à un musulman, que le royal auteur nomme, à deux lignes de distance, Apelkart et Apelbart, et le prince arménien lui donna les trois villes d'Akhlat, d'Ardjech et de Bercri. La descendance de ce personnage peut être ainsi figurée, d'après le dire de Const. Prophyrogénète: le N° mis avant le nom indique l'ordre de succession de l'autorité dans la famille, tel qu'il est donné par l'historien.



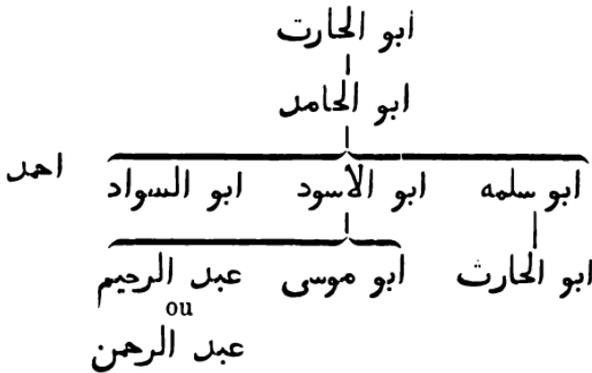
2) Ce canton est limitrophe et au S. de l'Archarounik, ci-dessus mentionné.

3) Achot fut prince d'Arménie de 780 à 820.

4) Serait-ce Abelhert, mentionné dans l'histoire en 849 ?

5) Cet Ahmet pourrait bien être celui qui est mentionné chez

En arabe on pourrait transcrire ces noms, suivant l'indication de notre collègue M. Véliaminof-Zernof:



Tous ces personnages, la plupart inconnus d'ailleurs, possédèrent Manazkert, les trois villes sus-nommées et de plus les pays de Kharka et de Koré⁶⁾, d'abord comme tributaires de l'empereur grec, et, depuis Achot-le-Brave, comme vassaux de l'Arménie; mais Aposévatas et ses frères, après la mort de Sembat-le-Confesseur, en 856, se soumirent à l'empereur de Byzance. Apolesfouet possédait en outre, sous la suzeraineté grecque, le fort de Tzermatzou, que je crois être Dchermatzor Չերմատզոր, dans la province de Mock, au S. du lac de Van, pays mitoyen entre l'Aderbidjan et le Vaspouracan.

Parmi les domaines d'Aposévatas et d'Ahmet notre auteur nomme Akhlat, Ardjech et Aliziké, qui doit être Ardzké Արձկէ au S. d'Ardjech, sur la rive O. du lac de Van. C'est Constantin Porphyrogénète seul qui

Asolic, p. 148, et qui eut maille à partir avec le roi Sembat, vers l'an 893.

6) Kharka me paraît être le canton de Հարք Hark, province de Touroubéran, à l'O. de Manazkert; Koré, est Cori Կորի, autre canton de la même province, situé aux environs du précédent; Arm. anc. p. 108.

nous fait connaître la succession des Caïsics, que l'on vient de voir; en outre il nous aide à comprendre pourquoi Sembat-le-Martyr fut si souvent en guerre avec cette tribu, qui supportait sans doute impatiemment le joug d'un chrétien son voisin et préférait se placer nominalement sous la sujétion de l'empereur, trop éloigné pour pouvoir surveiller régulièrement ses faits et gestes: du reste, leurs fréquentes révoltes contre les khalifes et contre les Bagratides montrent qu'avant tout ils tenaient à leur indépendance.

Afin d'achever l'emploi des matériaux historiques fournis par Const. Porphyrogénète, disons qu'il nomme Asotios le prince des princes Achot-le-Brave, père de Sembat, ou, comme il écrit, Symbatios, décapité, suivant lui⁷⁾, par ordre d'Aposatas. Sembat fut père d'un second Asotios, Achot-le-Grand, nommé roi en 885, et d'Apasacius, ou plutôt Abas Աբաս, généralissime d'Arménie, qui fut honoré du titre grec de magistrus.

Une autre fois j'examinerai le chapitre XLIII du même ouvrage, où il est parlé de la principauté de Taron, et qui offre beaucoup de difficultés. Le chap. XLV, des Ibériens, a été suffisamment expliqué dans les Add. et écl. à l'histoire de Gé., Add. IX.

Maintenant ouvrons Thoma Ardzrouni. Abouseth Mohammed ben Iousouf, mort en 848 ou 49, a pour successeur son fils Iousouf, aussi tué en 851 par les Arméniens. Après eux l'Aderbidjan et conséquemment l'Arménie sont gouvernés par l'ostican Bougha-

7) Ici le royal auteur a confondu le prince arménien qui mourut prisonnier de Bougha, en 856, avec le roi, son homonyme, qui subit un vrai martyre en 914, par l'ordre d'Housouf, fils d'Abou-Sadj.

le-Grand, indubitablement de race turque, entre 851 et 856. Depuis lors, pendant plusieurs années, on trouve temporairement en Arménie, Ibrahim; Ali, fils de Iahia, nommé aussi Ali Arméni, «l'Arménien;» Isé, fils de Cheïkh; Iamanic; Ahmed, fils de Halith; mais la famille ou tribu des Caïscs y est établie et possède un territoire considérable, l'Ἀπαχουνῆ de Constantin Porphyrogénète, l'Apahounik des Arméniens, canton de l'ancienne province de Touroubéran.

Vers l'an 890, Th. Ardzr. p. 246, mentionne un certain Aplbarh⁸⁾, Caïsic, maître dudit canton, qui va à Dovin, avec les autres grands du pays, présenter ses hommages à Ahmed, fils de Khalid, que le khalife avait nommé, sur leur demande, pour gouverner l'Arménie. Cet Aplbarh était un personnage très influent chez les Caïscs.

Le même historien, p. 276, 7, raconte qu'en 351 arm. — 902 les fils d'Abderrhaman ou Caïscs, du canton d'Apahounik, ayant refusé au roi Sembat-Nahatac l'impôt et le service militaire qu'ils lui devaient⁹⁾, rassembla des troupes et marcha contre eux. Il s'ensuivit des opérations militaires dont le succès final fut pour le roi.

Enfin, p. 310, suivant le même auteur, vers l'année 903, le roi Sembat marcha de nouveau contre le chef de la tribu des Caïscs de l'Apahounik, pour exiger de lui l'impôt, et essuya une défaite, dont les suites lui auraient été fatales, sans le secours que lui prêta Achot Ardzrouni, alors prince du Vaspouracan.

8) V. la généalogie des Caïscs.

9) On a vu plus haut, qu'ils s'étaient soumis à l'empereur grec.

Chez Samouel d'Ani, a. 315 arm. — 868, on lit : « Ciahapus latro, collecto hominum octoginta millium exercitu, ad regionem nostram occupandam se contulit. Verum armeniacarum virium dux Abasus quadraginta militum millibus Ciahapum aggressus est, circa amnem Eraschem, tantamque ei cladem imposuit, ut cum sedecim hominibus aegre se fugâ subduxerit. » L'indication relative à Dchahap est tirée d'Asolic, p. 112, qui dit ce personnage fils de Sévada. Consultons encore une source musulmane : *Nouv. Journ. Asiat.* 4^e s. t. IX, p. 410 sqq., article de M. Defrémery sur la famille des Sadjides; t. X, p. 396, suite. De l'an 244 H. — 858 à 266 H. — 879, époque de sa mort, le général turk Abou-Sadj Divdad ben Iousouf exerce des commandements importants au S. de l'empire des khalifes; il a pour lieutenant Hareth, fils d'Asad, et Abderrhaman, son gendre.

Son fils et successeur Afchin Mohammed Obaïd-Allah, est nommé en 276 H. — 890 gouverneur de l'Aderbidjan et conséquemment de l'Arménie; il prend Dovin, en 896. L'année suivante, il se révolta contre le khalife Motadhed, rentra en grâce et fut réintégré dans ses emplois. En 288 H. — 901, il mourut de la peste, à Barda. ¹⁰⁾

La succession d'Afchin revenait à son fils Divdad; mais Iousouf, son frère, s'empara de l'autorité: c'est lui qui, en 914, fit mourir à Dovin le roi Sembat-Nahatac. Aussi lisons-nous chez Samouel d'Ani, sous l'année 912: « Iusufus, Apilgiac (lis. Abisadjiae) procuratoris filius, quum Sembatum regem captivum

10) *Nouv. Journ. asiat.* 4^e s. t. IX, p. 410 sqq. article de M. Defrémery sur la famille des Sadjides; t. X, p. 396, suite.

postremo inauditibus cruciatibus occidisset, eundem probri causâ ligno suspendit, in urbe Devino.»

Résumons ces notices :

- 1) Dchahap épouse une princesse Mamiconiane et s'empare de Dovin, sous le khalife Amin, avant l'an 813.
- 2) Sévada Avaranchan, Dchahapide et Caïsic, marié à Arousiac Bagratide, était maître de Dovin en 821; † 825.
Dchahap, son fils, fait une incursion en Arménie vers l'an 868.
- 3) Afchin, fils de Caous, prend Baban, en 835, sous le khalife Motazem.
- 4) Apel-Herth, Dchahapide, en 849.
- 5) Abouseth (Abousaad, Abousidjth) Mohammed, fils de Iousouf, de Mérou, tué à Sasoun en 848. Il est plusieurs fois mentionné chez Const. Porphyrogénète, De adm. Imp. ch. XLIV, comme ayant fait décapiter Sembat-le-Confesseur: ce qui est une double inexactitude. En effet ce prince mourut à Dovin, captif, mais non de mort violente, et ce, ayant été mené là par Bougha-le-Grand.
- 6) Iousouf, fils d'Abouseth, † 851.
- 7) Abou-Sadj Divdad, turk, fils de Iousouf, de 866 à 879.
- 8) Abderrhaman, gendre d'Abou-Sadj.
- 9) Mohammed Afchin, fils d'Abou-Sadj, exerce l'autorité en Arménie, 890 — 901.
- 10) Ablbarh, Caïsic, maître de l'Apahounik, en 890: c'est peut-être l'Apelbart contemporain de Const. Porph.

- 11) Iousouf, frère d'Afchin, 901 — 927.
12) Les fils d'Abderrhaman ou Caïsics, en 902 ; les
Caïsics en 903.

Dchahap ;
Afschin, fils de Caous ;
Sévada, Dchahapide, Caïsic ;
Dchahap, fils de Sévada ¹¹⁾ ;
Apelhert, Dchahapide ;
Abderrhaman, Caïsic ;
les fils d'Abderrhaman, Caïsics ;
Abouseth } Caïsics ?
Iousouf }
Ablbarh, Caïsic ;
Abou - Sadj, Caïsic ? je le crois, car son
gendre l'était ;
Afschin et Iousouf, Caïsics.

Je crois donc, sans pouvoir toutefois le démontrer, que les Turks-Caïsics, depuis le premier Afchin jusqu'au dernier Iousouf, ne sont autre chose que les fils de Caous **كاوس**, formant un clan ou tribu, établie en Arménie depuis le IX^e s. On trouverait aisément chez les Arabes une famille issue de Caïs ; mais chez les Turks du Khorasan je ne vois rien de mieux que le nom de Caous pour expliquer celui de Caïsic, si fréquent dans l'histoire d'Arménie, à cette époque.

Puisque nous en sommes aux tribus musulmanes mentionnées chez les auteurs arméniens, je veux parler d'une autre race non moins inconnue que la précé-

11) Je lis Dchahap **Չահապ**, bien qu'Asolic, p. 112, porte **Չահապ** Chahap, parce que la transcription latine italianisée Ciahapus exige cette rectification.

dente : c'est une recherche qui présentera aussi, je le crois, quelques faits nouveaux.

Samouel d'Ani, a. 552, dit : « S. Managirhus, qui appellatus est Grigorius, gente *Rhazicus* (al. Chuzichus), martyrium consummavit. » Suivant la Vie des SS. en arm. t. I, p. 461, ce Manadjirh (Minotchehr, Manoutchar), était un Rhajic¹²⁾, qui vint à Dovin pour ses affaires, au temps de Khosro Anouchirvan, fils de Qobad, se fit chrétien et fonda à Dovin un monastère de S.-Grégoire, où il hébergeait ses compatriotes. N'ayant pas voulu retourner au magisme, il fut mis à mort par l'ordre du marzpan Den-Chapouh, le 2 septembre 551.

M. S.-Martin assure en divers endroits de ses écrits ne pas connaître cette nation des Rhajics; le P. Avger, dans la Vie des saints, et plusieurs autres savants ne donnent aucun renseignement à ce sujet.

D'autre part Stéphan. Orbélian, ch. XXII, parle d'un concile rassemblé à Dovin, sous le catholicos Nersès II, pour combattre les erreurs des nestoriens, qui s'étaient réunis au couvent de Grigor Manadjirh le Rhajic, et delà avaient commencé à répandre leurs erreurs...; or le concile tenu à Dovin, sous Nersès, eut lieu en 527, 24 ans avant la mort de Grigor Manadjirh. Le même Stéphan. ch. LXIX, dit : « Le concile de Dovin, au temps du catholicos Nersès, au sujet des décisions du concile de Chalcedoine et de l'hérésie de Nestor, introduite dans l'impur couvent de Grigor Manadjirh le Rhajic. » Ici le P. Avger, Vie des SS. t. I, p. 456, déclare ces paroles fausses et

12) Kiracos, p. 24 de l'imprimé, et 18 de notre manuscrit acad. écrit Tadjic, mot qui signifie seulement un musulman, en général.

reproche à l'historien de mêler la vérité au mensonge. Voilà pour la théologie. Quant à l'histoire, j'ai retrouvé sous une autre forme le nom de peuple dont il s'agit; dans deux passages de Stéphanos Orb. ch. LXIV (LXIII éd. de Mosc.) il est dit: «L'évêque Hovhannès, — de Noravank, — étant fort inquieté par le maudit et impur Hrasec, qui était un *Khazic* de Khorasan, **Խազիկ Խորասանի**, se rendit auprès du sultan seldjoukide Mahmoud...» C'est là la leçon de mon manuscrit p. 321; mais l'éditeur de Moscou p. 255 et celui de Paris t. II, p. 93, écrivent **Խազրիկ Խորասանի** «*Khazric Khorasan*,» que le dernier explique, N. 12, en disant que c'était un célèbre général persan, au temps de la splendeur de Ghazna. Or une pareille interprétation de cette phrase: **Սա նեղեալ յանիծեալ և ՚ի պիղծ բերդապահէ Հրասեկա, որ էր Խազիկ Խորասանի**, est grammaticalement inadmissible; car Hrasec est un nom propre, qui veut après lui un qualificatif, rôle que jouent en effet les deux mots suivants, indiquant le lieu d'origine: «Hrasec, qui était un *Khazic* du Khorasan;» encore faudrait-il, à la rigueur, **Խորասանցի**.

En outre, au ch. LXVI, p. 345 du manuscrit, le même historien, parlant de l'invasion des Seldjoukides dans l'empire grec asiatique, en 498—1049, dit: «**և ժողովեցան անհուն պաղմուծիւնք Պարսկայ խաչայ, Խորազմաց և Հրաբկաց, ևս և Սկիւթացի թուրքաստանայ, և եկեալ բանակեցան ՚ի դաշտին Կարնա . . .** Il se rassembla d'innombrables multitudes de Persans et de *Khazics*, de Khorazmiens et d'Arabes, et encore de Scythes des Turkestans, qui vinrent camper dans la plaine de Carin,» — Erzroum. Au

lieu de **խազկաց** *des Khazics*, l'éd. de Paris, t. II, p. 118, et celle de Mosc. p. 273, portent **խազրաց** *des Khazirs*; celle de M. S.-Martin, Mém. II, 66, sans doute d'après l'original de Madras, et comme mon manuscrit, donne **խազկաց**; une réimpression de Moscou, 1858, p. 12, porte **խազրկաց** «des Khazrics.»

M. S.-Martin, au lieu de traduire «des Khazics,» comme le veut son texte, a mis «des Khazaks,» et dans sa note 7, p. 219, croit qu'en effet il s'agit des Khazaks et notamment des Kirghis, ainsi nommés, venus au-delà du Djihoun, au XI^e s., avec les Ghozzes ou Ouzes, et dont il est question alors pour la première fois, à l'occident de l'Asie. Il pourrait bien être dans le vrai, en ce qui concerne l'arrivée des Kirghis au-delà du Djihoun, mais il n'y est pas, en traduisant *Khazaks* au lieu de *Khazics*, ainsi que le veut la grammaire.

Quant à la lecture des deux éditeurs, qui joint les Khazirs ou Khazars aux hordes seldjoukides, et à celle qui change ces derniers en Khazrics, je les regarde l'une et l'autre comme insoutenables.

La variante *Chuzichus* du nom de peuple *Rhazicus*, chez Samouel d'Ani, m'a induit à croire que Khazic et Rhajic pourraient bien n'être que des modifications du nom de **խուժիկ** Khoujic, qui se trouve employé chez Elisée, Guerre des Vardanians, p. 138, 155, 157, comme qualification d'un soldat perse, témoin du martyr des SS. Ghévondians, dans le Khorasan, en 454; Lazar de Pharbe, p. 16, connaît aussi cette dénomination. L'historien Oukhtanès l'emploie pour désigner une certaine nation asiatique, chez qui était répandue l'hérésie nestorienne, et dont

les individus étaient nombreux en Géorgie au VI^e s., au dire de Tchamitch, t. II, p. 301. Le même nom se trouve encore chez Vardan, p. 82, et N. 243 de la trad. russe, dans l'histoire de Courion, cet arhadchnord arménien, qui se réunit au rite grec à la fin du VI^e s.

Il se pourrait bien aussi, malgré la différence assez sensible d'orthographe, que ces Khoujics de la Perse septentrionale fussent les mêmes que les Kouchank, si souvent nommés chez Moïse de Khoren, auxquels Iezdédjerd et Péroz firent la guerre, au V^e s. de notre ère, et qui, sans aucun doute, demeuraient au N. E. de la Perse. Il est vrai que nous ne savons pas précisément la position du Khoujastan des Arméniens, mais tous les témoignages cités se rapportent évidemment au Khorasan et aux contrées encore plus au N. E. L'on sait d'ailleurs que le nestorianisme était fort répandu dans ces régions, d'où il avait pénétré jusque chez les nomades de l'Asie centrale et en Chine, et que leur maphrian ou patriarche résidait à Bagdad.¹³⁾

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, que je donne pour telles, je crois avoir fait une chose utile en réunissant tant de témoignages sur des faits géographiques qui ne sont pas sans importance.

Ces notices préliminaires achevées, je reprends l'histoire du Vaspouracan.

13) V. Addit. et écl. p. 326, et un article très intéressant de M. Pauthier, sur les Arkaouns, Revue de l'orient, de l'Algérie, ... 1862, t. XIII, p. 309 suiv.

Après le meurtre de Mohammed Abousaad ben Iousouf et celui de Iousouf, fils d'Abousaad, Motéwekkel envoya, en 237 H. — 851, dans l'Aderbidjan, dont l'Arménie dépendait, Bougha, dit le Grand, qui devait tirer vengeance du sang de Iousouf¹⁴). Bougha fit périr plus de 30,000 personnes, se saisit d'un bon nombre de captifs, puis marcha contre Tiflis, alors construite en bois de pin, qu'il réduisit en cendres, et où il extermina environ 50,000 habitants. Tel est le récit de l'auteur arabe.

Suivant Th. Ardzrouni, p. 137, Bougha avait ordre de détruire dans ces contrées la religion chrétienne et avant tout de s'emparer de la personne d'Achot, prince primat du Vaspouracan. On regrette de trouver chez l'historien, p. 150, une lettre de plusieurs seigneurs arméniens, s'offrant à livrer Achot au khalife et demandant à ce prix leur liberté. Achot fut en effet pris par Bougha¹⁵), avec les autres princes de sa famille, et conduit à Samara. Parmi les victimes de Bougha l'on rencontre jusqu'à un jeune Tadjic, converti de race persane, qui souffrit le martyre pour la foi chrétienne. Quoique le mot Tadjic signifie proprement un Arabe, un habitant du Tadjcastan, on voit qu'il est employé ici dans un sens plus général, celui de musulman, que je lui ai toujours donné, en traduisant les auteurs arméniens; p. 137, 150, 154 — 157.

14) Aboulfar. Chron. arm. p. 169; cf. Dulaurier, Chronol. armén. p. 257 sqq.

15) Notre auteur écrit ce nom Ռուխայ, Ռուղայ et souvent Ռուհայ; comme aussi Սեհուժան pour Սեհրուժան; Ափհայք pour Ափխայք. C'est une des particularités de son orthographe.

Gourgen, frère du prince Achot, essaya vainement d'échapper à la captivité, en envoyant à Bougha leur mère Hrhipsimé, Bagratide. Celui-ci, suivant la coutume déloyale des musulmans, fit à la princesse l'accueil le plus honorable, et quand Gourgen, sur la foi de ces apparences, se fut dirigé vers le camp des ennemis, il y trouva une armée en bataille, et soutint victorieusement une lutte sanglante; mais ensuite il fut pris et expédié à Samara, ainsi que sa mère; p. 163, 169, 176.

Là la majorité des seigneurs arméniens embrassa l'islamisme, pour la forme, se figurant qu'une apostasie extérieure n'avait rien de contraire à la profession du christianisme au fond du cœur. Cette faiblesse, trop souvent imitée dans les siècles postérieurs, de la part des Arméniens et même des Géorgiens, était le fruit de l'affreuse tyrannie des Turks et des Persans, et notre auteur, comme ecclésiastique, la déplore dans des pages bien senties. Le même se montre historien bien instruit de la géographie de son pays, en décrivant, p. 160, les localités dévastées par Bougha; il n'est pas moins éloquent en parlant, p. 191, 2, des nombreux martyrs mis à mort à Dovin, en la 1^{re} année du féroce envoyé du khalife.

L'année suivante est caractérisée par un titre de section du genre de celui qui a été analysé plus haut: «Ce qui arriva dans la 2^e a. de la venue de Bougha, qui sont les olympiades. . . sic; guerre contre Sahac l'Ismaélite, nommé fils d'Ismael, et siège de la ville.» On voit que celui qui a rédigé ces titres ne se rendait pas bien exactement compte de l'époque du fait, qu'il a laissée en blanc; p. 193, 4.

P. 194. Au printemps de l'année 852, Sembat Aboulabas¹⁶⁾, alors patrice d'Arménie et chef de la famille Bagratide, se présenta en personne auprès de Bougha, auquel il avait déjà envoyé son fils Ahot. Aussitôt qu'il eut ces deux personnages sous la main, « Bougha marcha vers les contrées de l'orient, et donna ordre de se porter contre la ville de Tphkhik, nommée précédemment Phaïtacaran. Cette ville, dit notre historien, ses murailles, ses créneaux et ses palais, toutes les maisons d'habitation, tous les ornements et choses utiles étaient construits en bois des forêts : ՚ի փայտե Տայրեայ. Je regarde comme superflu, ajoute-t-il, de raconter en détail ses iniquités, dépassant celles de Sodome et de Jéricho.

Sur quoi je fais remarquer 1° qu'Aboulfaradj, cité plus haut, dit en parlant de Tiflis, lignis pineis extractam ; pour faire dire la même chose à l'auteur arménien, il faudrait ՚ի փայտէ Տայրից ou ՚ի Տայրափայտէ. En tout cas, au IX^e s. Tiflis était une ville immense, *en bois*, ce que signifie le nom de Tphkhis-Phaïtacaran, qui se trouve chez le géographe arménien Vardan. 2° M. Saint-Martin n'avait pas pu connaître cette étymologie du nom arménien de Tiflis (Mém. t. I, p. 154), puisque l'ouvrage de Th. Ardzrouni n'était pas encore publié. 3° Si l'on trouve quelque exagération dans ce que dit notre historien de la capitale de l'Ibérie au IX^e s., que l'on veuille bien se rappeler en quels termes pompeux s'expriment à ce sujet l'historien Oukhtanès d'Ourha, vivant à la

16) On lit dans le texte : Սմբատ և Որոպլարաս, au lieu de որ և Շպուլարաս « Sembat, aussi nommé Aboulabas ; » c'est Sembat-le-Confesseur.

fin du X^e s., dans un long passage, que j'ai cité dans mes Additions et éclairciss. p. 109, et Mosé Caghancatovatsi, l. II, ch. XI.

Je voudrais pouvoir raconter ici avec plus de détail, d'après Th. Ardzrouni, et l'expédition de Bougha à Tiflis, à laquelle se rattache la mort de saint Constantiné, Géorgien, ainsi que celle de l'émir Sahac, et les mauvais procédés de Bougha envers la femme de celui-ci, qui entra plus tard dans le harem du khalife et causa la mort de son persécuteur. Vient ensuite une expédition du même Bougha contre le pays de Dzanar¹⁷): ce peuple vit auprès des montagnes du Caucase « où 72 langues sont parlées par autant de tribus, » parmi lesquelles celle des ᄀᄃᄆᄇᄆᄇ Orhazk ou Ovrazk, peut-être les Avars, qui firent essuyer à Bougha 19 sanglantes défaites; Th. Ardzt. p. 196.

Delà Bougha marcha à Barda, contre les Aghovans, dont le chef, Abou-Mosé « fils de prêtre, se fortifia dans le mont Khtich (p. 210, Kchith) et, durant la 3^e année de son gouvernement, lui livra 28 combats, toujours heureux pour les chrétiens. A la fin pourtant Abou-Mosé consentit à se soumettre au khalife; ib. p. 199 — 210. Ces faits curieux ne sont mentionnés chez aucun autre historien.

Après toutes ces cruautés et opérations militaires, Bougha fit réunir ses illustres prisonniers: Sembat, prince d'Arménie; Grigor Mamiconian, fils de Kourdic; Aternerseh, prince d'Aghovanie; Grigor-Sou-

17) Notre auteur le nomme une fois Dzanac, et plus bas Dzanar, qui est la vraie orthographe. V. sur les origines et sur le gouvernement de ce peuple, Vardan, p. 134, 5, éd. Emin; 101, éd. de Venise. Sur l'expédition de Bougha à Tiflis et dans les montagnes, v. l'Hist. de Gé. p. 266, sqq.

phan II, seigneur de la Siounie; Mahl (lis. Sahl), fils de Sembat, prince de Chaké, qui avait précédemment livré Baban à Afchin; Vāsac Ichkhanacan (lis. Ichkhanic), seigneur du Vaïo-Tzor; Philipé, prince de Siounie; Nerseh, prince de Garithaïanits (Gardman?); Esaï Abou-Mousé, prince d'Aghovanie. Il ne resta en Arménie qu'Achot, fils de Sembat, ci-dessus nommé, Mouchegh et Sembat, frère d'Achot¹⁸). Pour lui, il laissa en sa place un certain Ibréhim, émir de Nakhtchévan, et se rendit en personne auprès du khalife: c'était en 855. Il vécut au moins jusqu'en 248 H. — 862, époque de l'avènement du khalife Mostaïn, auquel il concourut, d'après le témoignage d'Aboulfaradj, p. 175. Th. Ardzrouni, p. 236, ajoute, cependant sans donner de date, que le khalife Motéwekkel céda aux suggestions de son épouse, la veuve de l'ancien émir Sahac, de Tiflis, et sans doute aussi à la peur que lui inspirait un serviteur trop puissant. Pour se défaire donc de Bougha, il l'avait envoyé comme gouverneur dans le Khorasan, où il fut tué sans bruit. Ces deux traditions peuvent, je crois, se concilier, puisqu'il n'y a pas de dates précises.

Dès-lors le Vaspouracan fut gouverné par un certain Gourgen Ardzrouni, fils d'Aboubeldch et de la sœur de Kourdic Mamiconian, appartenant à une branche collatérale. Malgré plusieurs défaites que celui-ci infligea aux musulmans, qui le traitaient avec trop de sangsûne, Bougha le reconnut solennellement et lui accorda l'investiture de la principauté, en lui envoyant un sabre et un ceinturon; p. 215—223.

18) Je crois qu'il faut lire: Mouchegh, frère de Sembat, et Abas, frère d'Achot; sans quoi cette indication n'est pas intelligible.

Ici il s'offre à discuter un trait relatif à l'histoire de la Géorgie. « Quatre ans après, Ter Zakaria occupant le siège du catholicat, Grigor, frère d'Achot prince du Vaspouracan, revenant du pays des Aphkhaz, avec un bon corps de troupes auxiliaires d'Ibérie, entra dans le Vaspouracan pour combattre Gourgen : « Mais les Géorgiens ayant refusé de se battre contre ce prince, renommé pour ses exploits militaires, les deux rivaux se réconcilièrent, et se partagèrent le pays. Grigor mourut un an après ; » p. 223.

Si l'historien a en vue le départ de Bougha, les quatre années dont il parle nous mènent en 857, sous le catholicat de Ter Zakaria, installé en 854, et le prince Grigor serait mort en 858. Or j'ai lieu de croire que ces dates 857 et 858 sont un peu trop fortes, puisque nous verrons plus bas le prince Achot revenir dans ses états de Vaspouracan en 858 : il faut donc tout au plus comprendre que la venue de Grigor eut lieu *dans la 4^e année* du gouvernement de Bougha, c'est-à-dire en 854. Quant au fait en lui-même, quel dynaste ibérien aura fourni à Grigor des troupes contre Gourgen ? Si c'est Bagrat 1^{er}, de Karthli, quoique son règne ait duré 50 ans, on ne trouve rien dans les quelques pages où il est raconté, qui ait trait aux affaires d'Arménie. Si au contraire il s'agit de Thevdos 1^{er}, d'Aphkhazie, celui-ci mourut, suivant les listes de Wakhoucht, en 845 : c'est donc à tort, en premier lieu, que l'Histoire de Géorgie, p. 266, lui attribuerait d'avoir livré bataille à Bougha sous les murs de Tiflis ; cet anachronisme, dans une histoire aussi imparfaite que les Annales

géorgiennes, n'a rien de surprenant. Secondement on ne voit pas pour quel motif ce prince aurait pris le parti de Grigor Ardzrouni contre Gourgen.

C'est tout ce qu'il est possible de dire quant à l'assertion de l'auteur arménien, qu'aucun autre témoignage connu ne corrobore.

L'historien nous apprend, p. 226 et suivantes, que plusieurs des princes enlevés par Bougha revinrent de leur captivité « en l'année 306 arm. — 857, dans le 6^e jubilé, l'olympiade, . . . , l'indiction . . . , la 3^e a. du catholicat de Ter Zakaria, au commencement de la 7^e a. depuis qu'ils étaient à la cour du khalife. M. Dulaurier ayant critiqué avec beaucoup de soin ces dates dans sa Chronol. armén. p. 262, il suffit de dire que Grigor, fils du prince Achot, fut mis en liberté en 857, « qu'il entra dans son pays, dans sa principauté de Vaspouracan, et posséda ses domaines avec une splendeur princière. Il avait à-peu-près 10 ans lorsqu'il s'assit sur le trône de sa principauté paternelle. » Achot lui même revint, ainsi que Gourgen son frère, en 337—858; Th. Ardzt. p. 228, 236.

Il y a beaucoup à dire sur ces indications. D'abord, sans chercher pourquoi le fils d'Achot fut renvoyé avant son père, on peut douter de l'exactitude du chiffre de son âge en 857, « environ 10 ans *ամաց իբրև տասանց.* » En effet, à la p. 233 il sera dit que ce jeune prince contracta un second mariage, avec Sophi, fille d'Achot prince des princes d'Arménie, en 311 arm. — 862: il avait alors 14 ans. A quel âge donc se serait-il marié pour la première fois, sans que l'histoire en ait informé ses lecteurs?

En second lieu, et ceci est une critique de détail,

à laquelle il ne faut pas donner plus d'importance qu'elle n'en a réellement, dans les divers passages où il est question d'Achot et de son fils, M. Dulaurier les traite de *rois* au lieu de *princes*, leur pays de *royaume* au lieu de *principauté*, leur gouvernement de *règne* : il est bon cependant de ne pas perdre de vue que le premier dynaste du Vaspouracan qui eut le titre royal est Gagic, fils du Grigor dont nous venons de parler, et cela seulement en 908, cinquante ans après l'époque où nous nous trouvons.

Troisièmement, le passage où est raconté le retour du prince Achot, p. 236, paraît avoir été transposé par les copistes, car il n'est pas à sa place chronologique et pourrait bien n'être pas aussi concluant qu'il le paraît, puisque deux pages plus bas nous voyons Achot obligé de suivre dans une expédition contre la ville de Cazouin **Կազուհն** Mousé, fils de Bougha, qui ne voulait pas le laisser partir.

L'histoire de Gourgen, frère du prince Achot, offre cela de particulier, qu'étant revenu dans le Vaspouracan, il eut à lutter contre l'autre Gourgen, fils d'Aboubeldch, auquel il proposa de se révolter avec lui contre Achot. Celui-ci n'y ayant pas consenti, il voulut passer en Grèce, fut pris, chargé de fers et conduit dans l'Aderbidjan, où il refusa d'embrasser l'islamisme, et ne revint delà qu'en 862. Il est curieux aussi de suivre le récit des aventures du jeune prince Grigor, dans ses luttes contre Gourgen, fils d'Aboubeldch, qui mourut vers l'an 863, ayant repris le christianisme, et contre Achot, prince des princes d'Arménie. Cette dernière aboutit au mariage précocce que j'ai signalé ; p. 231, 257, 270.

Enfin à l'égard du plus intéressant des prisonniers arméniens, Sembat, généralissime d'Arménie, et de sa parente Hrhipsimé; mère des princes Ardzrouni, notre auteur se contente de dire qu'au lieu de leur rendre la liberté, comme aux autres princes, on cessa de les tourmenter, mais on les garda captifs à Bagdad, et ils *moururent*, à une époque qui n'est pas précisée; p. 234. En effet Sembat est honoré chez les Arméniens du simple titre de confesseur: il ne souffrit donc pas la mort du martyr, comme on le voit chez M. S.-Martin, Mém. I, 348. Quant à la date 856, admise par cet illustre savant et par Tcham. t. II, p. 452, voici tout ce que j'ai pu retrouver:

Samouel d'Ani, a. 855: Sembatius in vinculis morte suâ obiit. Jean cath. p. 73, s'exprime d'une manière très vague, en disant que « la bonté divine jugea à-propos de délivrer Sembat, par la mort corporelle, de la mort éternelle, » et ne fixe pas de date. Suivant Asolic, p. 112, Sembat ne se serait rendu auprès de Bougha qu'après l'élection du catholicos Zakaria, en 854, et Achot, son fils, serait devenu sur-le-champ prince des princes d'Arménie; pour lui, il mourut à Samara, avec Stéphannos Kon, après le renvoi des autres prisonniers. Kiracos, p. 44, dit tout simplement que Sembat mourut en prison. Enfin Vardan, p. 111, n'en dit pas davantage et ne précise point non plus l'époque. Il est bien possible en effet que le prince Sembat se soit éteint obscurément, sans que les murs de sa prison aient livré leur secret: en tout cas ce fut, à ce qu'il semble, après le départ des autres captifs arméniens, et la mort de Sembat reste fixée, d'une manière conjecturale, à l'année 856.

Notre auteur n'a pas été mieux renseigné, p. 231, au sujet de la mort de Motéwekkel, et de ce qui s'ensuivit : « Dans ce temps-là, dit-il, pendant que Dchafr Mothokl, au comble de la puissance, se gonflait d'orgueil contre les chrétiens, son fils Moteïn se souleva tout-à-coup contre lui, le tua et régna en sa place ; étant mort six ans après, celui-ci eut pour successeur son cousin Mouthis, qui mourut après trois mois¹⁹). M. Dulaurier, op. cit. p. 265, a déjà relevé les erreurs contenues dans ce passage. Pour nous il suffit de dire, d'après Aboulfaradj, p. 170 sqq., qu'en 247 H. — 861, 2, Motéwekkel fut tué par son fils Mostanser, qui mourut après 6 mois de règne, en 248 H. — 862, et eut pour successeur Mostaïn²⁰), son cousin. Boughale-Grand et un autre, que l'historien arabe qualifie le Petit, concoururent encore à cette dernière révolution. Mostaïn fut forcé d'abdiquer environ quatre ans après, en 252 H. — 866, et fut remplacé par Motaz, dont le règne fut d'un peu moins de quatre ans. Ceux qui s'occupent d'histoire savent que les contemporains ne sont pas toujours les mieux instruits, et que parfois ils ne notent pas les choses qu'ils savent le mieux, et dont chacun est informé : on ne blâmera donc pas trop sévèrement Th. Ardzrouni de l'ignorance de certains détails, qui ont pu facilement lui échapper.

Je me suis attaché, dans cette analyse, à ne faire

19) Trois ans ? *اىفوهو*, mois ; *اىفو* années : la différence graphique n'est pas considérable.

20) C'est lui qu'Asolic, p. 112, nomme Ahmat (car il s'appelait réellement Aboul-Abas Ahmed); devenu khalife en 311 arm. — 862, il envoya en Arménie Ali, fils d'Ahé, *غلى بن يحيى*.

qu'effleurer les événements intérieurs de la famille Ardzrouni, peut-être les plus piquants pour les lecteurs arméniens, et à faire ressortir principalement ceux qui montrent cette grande race en contact avec les nations voisines: la raison en est simple. Pour les premiers, nous n'avons aucun moyen de contrôle; les autres jettent du jour sur l'histoire générale, et par la critique servent à attester la véracité des historiens spéciaux. La dernière action d'éclat du prince Achot fut une expédition contre les Outhmanics ou Outhmank, tribu issue de quelque Osman عثمان inconnu, fixée depuis un siècle à Amiouc, sur une presque île un peu au N. de Van²¹). L'émir Isé, d'Amid, fils de Cheïkh, gouverneur d'Arménie, vint à leur secours; grâce à l'intervention de quelques négociateurs, la paix se rétablit entre ces divers ennemis, et Isé retourna, sans effusion de sang, dans sa résidence de Barda; p. 241. Pour Achot, il mourut en 323 arm. — 874, dans sa cinquante-neuvième année. C'est M. Dulaurier qui à soigneusement vérifié et rectifié en plusieurs points les dates des principales époques de sa vie, Chr. arm. p. 266, avec une sagacité que je me plais à reconnaître. Ainsi, d'après ce savant, Achot serait né vers l'an 816; serait devenu prince 19 ans après, en 835, et aurait exercé le principat 16 ans, jusqu'en 851; fait captif alors, il serait resté 7 ans chez le khalife, au lieu de cinq, dont parle notre historien (L 5, L 7); aurait gouverné le Vaspouracan durant 16 ans, jusqu'en 874. Son fils Grigor, surnommé Dérénic ou Déranic, lui succéda. Il

21) Alichan, Grande-Arm. § 91.

eut trois fils : Sargis-Achot, né en 326 — 877²²⁾ ; Khatchic-Gagic, né en 328 — 879, et Gourgen, né en 330 — 881 ; en outre, il fut père de deux filles ; p. 245. Les doubles noms attribués ici à chacun des princes Ardzrouni tiennent à un usage qui se rencontre surtout dans le Vaspouracan, et parfois en Siounie²³⁾. Dans les autres contrées arméniennes, certains personnages avaient un petit nom ՚ի գգրւանայ, un nom d'amitié, un sobriquet, toujours désigné comme tel, quand l'historien en fait mention. Dans le Vaspouracan, au contraire, et dans la Siounie, le double nom domine, sans être ainsi caractérisé.

Le principat du jeune Dérénic avait été fort inquiété, avant le retour de son père, et ne le fut guère moins après sa mort. Un certain Iamanic, qu'Isé, en s'en-allant à Barda, avait laissé à Dovin comme son lieutenant, était si malveillant à l'égard des Arméniens, que ceux-ci demandèrent pour gouverneur Ahmat fils d'Halith, sans doute احمد بن خالد ; mais celui-ci s'entendit avec son prédécesseur, et Achot, généralissime d'Arménie, fit tout pour brouiller son gendre avec Ahmad. Dérénic, de son côté, avait prié Ahmad de donner l'investiture du Taron à son gendre David, comme *prince d'Arménie*. Ce David jouit donc 7 ans de son titre, et même de celui de roi աբբայ ; quand il mourut, laissant un fils, nommé Achot, le Taron fut occupé par Isé. On comprend que cette

22) A la p. 279, notre historien donnera la date 325 arm. — 876.

23) Les doubles noms de famille et de localité sont fréquents dans la Petite-Russie et dans certaines villes de France, s'il en faut croire Gogol et son confrère Balzac, qui ont tiré de cet usage de curieux effets.

ambition de Dérénic devait déplaire souverainement au fils de Sembat-le-Confesseur ; p. 245 — 249.

Il est assez difficile de contrôler ces faits, qui ne sont racontés que chez Th. Ardzrouni, et qui expliquent cependant d'une manière plausible les mauvaises dispositions du généralissime Achot à l'égard de son gendre ; quant à la date, si l'on suppose que Dérénic en agit ainsi peu après son avènement au principat, les sept années de David nous mèneraient vers l'an 881. Quoique Isé se soit rendu maître du Taron après la mort de ce personnage, il paraîtrait que le titre de roi d'Arménie se serait perpétué après lui, puisqu'à la p. 260, vers l'an 895, nous lisons : « Le roi-prince de Taroun étant mort, Ahmad, fils d'Isé, fils de cheikh, s'empara du pays. »

Pour Dérénic, il tomba un jour, par surprise, entre les mains du couropalate²⁴⁾ Achot — le prince des princes d'Arménie, — fut délivré à la prière du catholicos Géorg, siégeant entre 876 et 897, et, après avoir échappé à diverses intrigues, fut enfin tué par un certain Ablbarh²⁵⁾, à l'instigation de son beau-père Achot. Son fils Sargis-Achot, qui lui succéda, après les 10 mois du deuil, de l'assentiment de Chapouh, fils du roi Achot, était âgé de 9 ans ; p. 252, 55, 57. Toutes ces indications montrent que la mort de Dérénic doit être arrivée en 885, après le cou-

24) Notre auteur écrit ordinairement ce titre grec **Κοροπαλάτης** corapalate, ce qui explique l'orthographe identique du même titre sur la seule monnaie arménienne connue d'un **Կորիկ Կորապալատ** « Coric, corapalate », v. Bull. scient. t. VI, N. 3, 4 ; cette monnaie unique se trouve au Mus. as. de l'Académie.

25) Cf. Apelbart Caïsic, sup.

ronnement d'Achot-le-Grand, premier roi Bagratide d'Arménie; le fils de Dérénic, né, comme on l'a vu plus haut, en 877, était en 886 dans sa neuvième année. Vu sa jeunesse et celle de ses frères, Gagic 7 ans, Gourgen 5 ans, un de leurs parents, Gagic-Aboumrovan, fut chargé de la tutelle et direction des princes mineurs: choix d'autant moins approuvable, que ce personnage avait participé au meurtre de Dérénic; v. p. 305.

La chronologie connue des faits et gestes d'Isé n'a rien qui contredisè les époques, ainsi fixées, de Dérénic; en effet Isé se révolta à Amid, en 870, contre le khalife Motamed, reçut l'investiture de l'Arménie, en perdant celle de la Syrie, et se révolta de nouveau. Son fils Mansour périt en combattant contre les troupes du khalife. On ne sait ce qu'il devint jusqu'à l'année 880, où il fut assiégé dans la ville d'Amid, par ordre de Motamed, et paraît être mort en 269 H. — 882²⁶).

Suivant le pernicieux usage du féodalisme, les trois fils de Dérénic partagèrent entre eux les terres du Vaspouracan: Achot eut pour apanage le N., jusqu'à Nakhtchévan; Gagic, le S., jusqu'au pays de Rech-tounik; Gourgen, le S. E., jusqu'au canton d'Aghbag. Si la géographie de ces contrées était mieux connue dans ses détails, il ne serait pas sans intérêt d'étudier la topographie de ce partage. Pour Aboumrovan, il profita de l'occasion pour s'agrandir aux dépens de ses pupilles, et s'empara du fort de Sévan, dans la vallée de Lemba, *Փորակ լճակ*, la Phouéraklempa de la trad. fr. de Jean cath. p. 178.

26) Defrémery, Mém. d'hist. orient. Pic 1^{re}, p. 4 — 7.

J'ai parlé plus haut, mais en passant, d'Abou-Sadj Divdad, fils d'Iousouf, émir musulman, mort en 879, à Djondei-Sabour, dans la province de Fars. Son fils Afchin, après avoir exercé divers commandements dans les provinces méridionales de l'empire des khalifes, fut enfin nommé par Mowaffeq gouverneur de l'Aderbidjan, en 276 H. — 890, et ce fut lui qui, deux ans plus tard, remit à Sembat, fils du roi Achot, la couronne royale, au nom de son maître. Héritier des projets et de la malveillance de ses prédécesseurs à l'égard des chrétiens, il s'efforça d'attirer près de lui les princes du Vaspouracan. Sembat, de son côté, dissuada et empêcha le prince Achot de se rendre auprès d'Afchin, et réussit même à le brouiller avec le gouverneur musulman. Aboumrovan, tuteur des jeunes princes, profita d'une bonne occasion pour se saisir de leur personne, mais il périt lui-même dans un complot formé contre lui par la noblesse, et le roi Sembat subit en 896 un échec de la part d'Ahmad, cet émir d'Amid dont il a été parlé précédemment. Achot se trouva par-là affermi dans son titre de prince, son frère Gagic devint général et Gourgen marzpan du Vaspouracan ; p. 262 — 268.

Jean catholicos, qui parle souvent des personnages ici mentionnés chez Thoma Ardzrouni, nous aide à comprendre certains passages. Par ex. p. 264, là où l'historien du Vaspouracan raconte la mort d'un prince Gourgen, sans le caractériser parmi ses trois ou quatre homonymes contemporains, là le catholicos, p. 169 trad. fr., nous apprend que ce Gourgen était non un Ardzrouni, mais un prince de la famille Andzévatsi. Et encore, comme Aboumrovan avait le

double nom de Gagic, quand le catholicos, p. 162 tr. fr., parle de la mort de Gagic, le passage correspondant de Th. Ardzrouni fait voir qu'il s'agit d'Aboumrovan.

Les pages suivantes de notre historien fourniraient de bons matériaux à M. Defrémery, pour compléter sa savante monographie des Sadjides, dont j'ai fait jusqu'à ce moment un si profitable usage.

D'après notre historien, p. 270, 1, Afchin, ayant épousé une fille de Chapouh, frère du roi Bagratide Sembat, se trouvait par-là beau-frère du prince Khatich-Gagic. Ce qui ne l'empêchait pas de faire la guerre à l'un et à l'autre, quand l'intérêt de ses projets exigeait un acte de rigueur. Il avait aussi à son service deux eunuques grecs, prisonniers de guerre et renégats, nommés par les Arméniens Safi et Housouf, i. e. Joseph; ce dernier, le Ouasif des auteurs arabes, consultés par M. Defrémery, et tous les deux n'étaient pas moins cruels envers leurs anciens coréligionnaires qu'insoumis, par fois, à l'égard de leur nouveau maître. Joseph s'étant échappé de Barda pour tenter quelque révolte contre Afchin, celui-ci se mit à ses trousses et écrivit à Safi, alors dans le Vaspouracan, de l'arrêter; mais l'ostican, son serviteur et une partie de son armée succombèrent à une affreuse maladie épidémique, en 347—898, l'année même de la mort du catholicos Géorg.

Malheureusement Jean catholicos ne rapporte point la date de la mort d'Afchin; mais Th. Ardzrouni, p. 273, est tellement positif, et les listes des catholicos arméniens, pour cette époque, sont si bien fixées, qu'il n'y a nul moyen de concilier ces assertions avec celles des autorités consultées par M. Defrémery. Ce sa-

vant, en effet, raconte en 897 une révolte d'Afchin contre le khalife Motazed, puis sa réintégration comme gouverneur de l'Aderbidjan; en 899 la fuite, de Barda, de l'eunuque Wasif, sa capture, sa mort en 901; enfin, en la même année 901, Afchin meurt d'une sorte de peste, à Barda²⁷⁾. Comme il faudrait de longues et difficiles recherches dans l'histoire musulmane pour réussir à expliquer ou à concilier ces contradictions, je me contente pour le moment de signaler l'opinion, fautive probablement, de Th. Ardzrouni.

En tout cas Achot, prince de Vaspouracan, ne survécut guère à Afchin; il mourut, âgé de 29 ans, le lundi 4 du mois arménien d'areg; p. 279. Comme il était né en 326 arm. — 877, ou en 325 arm. — 876, car on trouve ces variantes, p. 279 et 245, et qu'il était âgé de 9 ans, quand il succéda à son père, mort en 885, il résulterait delà qu'Achot lui-même mourut en 905 ou 906. M. Dulaurier, op. cit. p. 273, a rectifié ces dates, et prouvé d'une manière très plausible qu'Achot était né en 876, et † le 13 décembre 904, dans sa 29^e année. Sa femme Séda ou Iséta²⁸⁾, fille d'Aboumrovan, le fit ensevelir au couvent de la Croix, dans le bourg d'Osi. Jean cath., qui aurait pu nous renseigner sur les détails de cet événement, le raconte p. 106, sans date, et la trad. française, p. 180, ne donne qu'une très fautive idée du texte.

Les frères d'Achot lui succédèrent, p. 282, et

27) S.-Martin, Mém. I, 355, et G. Weil, Gesch. d. Khalifen, t. II, p. 493, donnent les mêmes dates que M. Defrémery.

28) C'est ce nom qui doit se lire dans une inscription armén., Ruines d'Ani, p. 37; lis: **քոյր իմոյ Սէդայ** «de ma sœur Séda;» suivant la bonne correction qui m'a été indiquée par le P. Nersès Sargisian.

firent entre eux un nouveau partage du Vaspouracan, fort curieux au point de vue topographique; toutefois je n'insisterai que sur deux points et sur deux dates intéressantes pour l'histoire d'un pays voisin, la Siounie. Notre auteur dit, p. 283, que les ville et territoires de Nakhtchévan et de Goghthn avaient été enlevés au Vaspouracan, la première 211 ans auparavant, l'année où les Arméniens furent brûlés dans l'église de S.-Grégoire, à Nakhtchévan; l'autre, en 186 arm. — 737, lors de la mort de S. Vahan, fils de Khosro, prince de Goghthn; or 211 ans avant la mort du prince Achot nous reporteraient à 693 ou 694. M. Dulaurier, op. cit. p. 238, 274, 366, a parfaitement démontré que l'événement dont il s'agit eut lieu tout au plus tôt en 699: je crois, d'après la Vie des SS. t. I, p. 188, que ce fut encore plus tard, i. e. en 703, 4. Quant au martyre de S. Vahan, prince de Goghthn, la Vie des SS. arméniens, t. I, p. 206, hésite entre les trois années 736 — 738.

Quoi qu'il en soit, Khatchic-Gagic, frère d'Achot, devint le chef de la famille Vaspouracane; il fut tué à la chasse, par un musulman, et son fils Achot, âgé de 12 ans, lui succéda; p. 297, 301.

Ce qui nous reste à dire au sujet de l'Histoire des Ardzrouni offre une piquante singularité.

Dans les chapitres précédents l'historien a employé 56 pages à nous raconter le principat d'Achot, ceux de son fils Grigor-Dérénic, de ses petits-fils Achot-Sargis et Khatchic-Gagic, et les actes de Gourgen, frère des deux précédents; enfin son récit se terminait, à la p. 301, par cette phrase solennelle: « Fin de la série des générations des trois fils de l'il-

lustre et brave prince Grigor, contenant aussi ses actes, ses glorieux triomphes, sa fin, amenée par la perfidie de certains Arméniens et Persans, et des lamentations à son sujet.» L'historien avait donc, à ce qu'il semble, épuisé la matière. Maintenant ce que le P. Somal nomme le cinquième livre de l'Histoire des Ardzrouni, et le P. Indjidj²⁹⁾ « la seconde biographie de Gagic, » commence par une section intitulée « Principat d'Achot, son fils aîné (de Dérénic) et mort de la pieuse et bienheureuse princesse Sophi. »

Au premier aperçu le lecteur se sent complètement dérouté : il rencontre des noms identiques à ceux qui ont déjà passé sous ses yeux, souvent les mêmes faits, accompagnés de détails nouveaux, parfois aussi des personnages qui n'ont pas figuré dans les récits précédents, et ce n'est qu'après la lecture attentive d'une quarantaine de pages qu'il reconnaît avec étonnement ce que l'on appelle en termes d'art une réplique de l'histoire qu'il a déjà lue, le même sujet, traité, non sans variantes considérables, par un historien qu'il s'agit de déterminer. Est-ce bien la même main ou un second auteur qui a tracé ce second récit des principats d'Achot et de Gagic ? Il me paraît plus que douteux que ceci soit l'ouvrage de Th. Ardzrouni. A quel propos en effet cet auteur aurait-il refait son travail sur nouveaux frais, en se contredisant souvent lui-même, en intercalant dans un second exposé des détails qui auraient tout aussi bien trouvé leur place dans le premier ? Il est vrai que les formules de style sont restées à-peu-près les mêmes : toujours bibliques,

29) Arménie anc. p. 500.

toujours emphatiques et extrêmement louangeuses pour les personnages en scène; toujours un peu âpres, si on les compare au langage ordinaire des historiens arméniens; mais ce qui me paraît surtout déceler un nouvel auteur, dont le travail atteint la fin du livre, c'est qu'à la p. 342, quand il trace l'éloge du roi Gagic, c'est précisément avec les mêmes formules qu'à la p. 357, affectera le panégyrique d'un autre prince, Stéphanos-Alouz. Ainsi je crois qu'à partir de la p. 301, un autre Ardzrouni a pris le calame pour raconter l'histoire des illustrations de sa famille, depuis Achot, fils de Dérénic. En tout cas, je suis aussi convaincu que, sauf les dates, qui font presque complètement défaut ici, nous n'avons point à nous plaindre de posséder cette seconde biographie, qui renferme beaucoup de choses nouvelles et fournit les moyens de contrôler la première.

Dès l'abord nous apprenons, p. 302, que « le prince Achot avait environ 12 ans, » lors de la mort de son père Dérénic, vers l'an 886, en 887 d'après le P. Somal, p. 58 du Quadro. Or le premier historien nous a dit, p. 257, qu'Achot était alors âgé de 9 ans, et en deux endroits il a fixé sa naissance soit en 876, soit en 877: c'est, comme l'on voit, une notable variante. Achot et ses frères restèrent donc sous la régence de leur mère, la princesse Sophi, dont le premier acte fut la mise en liberté d'Aboumrovan, fils de sa sœur, faits qui n'ont pas été mentionnés précédemment. Elle mourut *sept ans après*. Son frère, le roi Achot-le-Grand, lui survécut un an et demi. Or ces nouvelles indications, si elles étaient exactes et devaient être prises au pied de la lettre, déränge-

raient fort la chronologie antérieurement établie avec la critique la plus scrupuleuse; en effet les *sept ans* après iraient jusqu'en 893, et les dix-huit mois jusqu'en 895, époque beaucoup trop reculée pour la mort du roi Achot-le-Grand, fixée avec la plus grande probabilité en 890. Ces cinq années superflues résultent de l'âge de 12 ans, au lieu de 9, assigné au prince Achot lorsqu'il succéda à son père Dérénic, et peut-être du chiffre faux 7 ans au lieu de 5, $\frac{1}{2}$ pour $\frac{1}{2}$, terme de la mort de la princesse Sophi après l'avènement de son fils aîné, que nous savons être mort à 29 ans, en 904, ainsi qu'il a été dit précédemment. Ces contradictions, si erreurs il y a, ne peuvent donc être attribuées à Th. Ardzrouni.

Plus loin, p. 303, Aboumrovan s'empare de ses neveux, Achot, Gagic et Gourgen, et de plusieurs forteresses du Vaspouracan, comme on l'a déjà vu, p. 262, 264; mais le second des frères, âgé alors de 15 ans, donc en 894, forme le projet de le tuer, et, par sa mort, se délivre, lui et ses frères, de leur ambitieux tuteur.

Nommé en 890 gouverneur de l'Aderbidjan et de l'Arménie, Afchin, fils d'Abou-Sadj, arriva dans son gouvernement et, deux ans plus tard, reconnut la royauté de Sembat, fils d'Achot-le-Grand, auquel il conféra l'investiture, au nom du khalife. Toutefois la bonne harmonie ne régna pas longtemps entre eux: le roi s'étant mis en rapports avec l'empereur Léon-le-Sage, l'émir lui déclara la guerre, et Sembat envoya au prince Achot son frère David, dont les autres historiens ne parlent pas³⁰⁾, pour l'engager,

30) Jean cath. mentionne cependant la mort de David, quelque

ainsi qu'il a été dit plus haut, à ne pas se rendre auprès de l'ostican Afchin. Il fut battu, s'enfuit en Géorgie, et delà fit sa paix avec l'émir. Pour Achot, il se soumit également et donna successivement ses deux frères en otage, mais ceux-ci s'échappèrent et se mirent sur pied de défensive à l'égard des musulmans; p. 306, 307.

Après cela, p. 309, notre historien raconte la mort d'Afchin, dont il a été question, p. 272, 3, sous l'année 347 arm. — 898, en 901, d'après les autorités musulmanes consultées par M. Defréméry, et qui sont unanimes.

Quelque temps après, Achot aida le roi Sembat dans une expédition contre les Caïsics du canton d'Apahounik, reprit Nakhdchévan et mourut — en 904 — âgé de 29 ans³¹); p. 310, 311; cf. p. 279. Gagic, son frère et successeur, commença l'exercice du principat par déclarer la guerre à un certain Chapouh, fils de Maïmanic, et à Grigor Abou-Hamza, dont il avait épousé la sœur, deux tyrans féodaux inconnus d'ailleurs, qui troublaient la tranquillité du pays. Il les soumit l'un et l'autre; p. 312 sqq. Il se conduisit de même à l'égard de la peuplade des Outhmanics, maîtres depuis cent ans de la citadelle d'Amiouc, qui lui fut ensuite enlevée, puis cédée à prix d'argent par le roi Sembat; p. 315 — 317.

Cependant Housouf, frère d'Afchin, s'empara de sa succession, aux dépens de son jeune neveu Divdad.

temps après celle de Chapouh, frère du roi Sembat, et après l'arrivée d'Housouf en Arménie, soit 902 ou 903; p. 107.

31) La trad. fr. de Jean catholicos p. 180, attribue la mort d'Achot à des causes honteuses, aux excès de sa jeunesse, tandis que le texte p. 106, ne dit rien qui ressemble à cela.

L'historien, soit ignorance, soit plutôt exagération, le qualifie en plusieurs endroits, notamment p. 319, 321, du titre de « roi de Perse, *արքայ Պարսից*, » et dit qu'il fixa sa résidence à Ardébil. C'est probablement cette circonstance et ses tentatives ambitieuses, plusieurs fois répétées, de se rendre indépendant du khalife, ainsi que les grands coups d'autorité exercés en Arménie par Housouf, qui lui ont valu un pareil honneur. Il paraît du reste avoir formé dès son arrivée le projet de réduire le roi Sembat, seul pouvoir qui pût contrebalancer le sien en Arménie, et par contre d'élever son rival en influence, le prince Gagic.

Comme je n'écris point une histoire d'Arménie, mais une simple analyse de celle des premiers princes du Vaspouracan, je me contenterai de rendre compte des faits principaux de l'osticanat d'Housouf, en rapport avec ceux de la vie de Gagic. Suivant M. Defrémery, Housouf, qui voulait perdre le roi Sembat, l'engagea d'abord à refuser de se rendre à Bagdad, sur l'invitation du khalife, puis le traita de rebelle, marcha contre lui et fit semblant de lui rendre ses bonnes grâces. En 905, lui-même se révolta contre le khalife Moktafi et fit de nouveau sa soumission. En 908 le prince Gagic se livra de lui-même à Housouf, qui, pour abaisser d'autant le roi Sembat, le reconnut roi du Vaspouracan; l'année suivante Grigor-Souphan, prince de Siounie, se soumit à Housouf, qui fut officiellement nommé gouverneur de l'Aderbidjan et de l'Arménie; car jusqu'alors il n'en remplissait les fonctions que *de facto*, par suite de l'usurpation que nous avons racontée. Enfin en 913 le roi Sembat se livra à l'ostican, qui le fit périr à

Doyin, l'année suivante. Telles sont les notices fournies par les auteurs musulmans.

Malheureusement Jean catholicos, en racontant les mêmes faits, ne donne aucune date précise. Nous voyons chez lui, par ex., p. 107, le roi Sembat s'empresser, dès l'installation d'Housouf, de faire acte de soumission envers le khalife, qui lui accorda une nouvelle investiture, sans doute au grand regret de l'ostican, qui paraît n'avoir pas été consulté : delà l'expédition contre Sembat, poussée jusqu'à Tiflis « la ville de Phaïtacaran, » suivie d'une réconciliation. Quand Housouf leva l'étendard contre le khalife, ib. p. 111, il voulut attirer le roi dans son parti, et, sur son refus, se vit obligé à faire soumission à son maître, non sans garder un profond ressentiment contre celui qui avait rejeté ses offres. Ce fut peu de temps après que le prince Gagic pria le roi Sembat de lui rendre la ville de Nakhdchévan, dépendant réellement du canton de Goghthn, province du Vaspouracan ; mais le roi, qui en avait fait présent à Sembat, prince de Siounie, en récompense de sa fidélité à son service, refusa de le satisfaire ; ib. p. 114. Gagic se jeta donc dans les bras d'Housouf, qui lui conféra les insignes de la royauté, et ne tarda pas à entreprendre une expédition contre le prince de Siounie. Celui-ci fut vaincu, aux environs de la fête de Pâques, en l'année arm. 358—909, et dès-lors l'ostican n'eut plus d'ennemis sérieux à combattre en Arménie ; ib. p. 117. Les années suivantes furent remplies par des expéditions d'Housouf en diverses contrées arméniennes, et notamment en Siounie, dont tous les princes et princesses tombèrent successivement entre ses mains. Le

roi Sembat, traqué de toutes parts, se réfugia dans le fort de Capoït, dans le canton d'Archarounik ou d'Eraskha-Tzor, province d'Ararat, se rendit et périt à Dovin, après un an de captivité; *ib.* p. 128 sqq.

Ces récits de l'auteur arménien concordent bien, comme on le voit, avec ceux des historiens musulmans, et méritent d'autant plus de confiance, pour le fonds, comme pour l'ordre chronologique des faits, que Jean catholicos y joua un rôle actif. S'il n'a pas daté chaque événement, cette omission s'explique aisément de la part d'un contemporain. Quant au continuateur de Th. Ardzrouni, l'histoire et le roi d'Arménie l'intéressant bien moins que son prince Gagic, il n'a pas pris la peine, à ce qu'il semble, de tenir note des détails et des dates. Il raconte dont *ex abrupto*, p. 320, que le roi Sembat s'étant réfugié au fort de Capoït, fut pris peu de jours après « comme un faible enfant, *հրրև զանզոր տղայ.* » Il est impossible d'être plus sec; puis, à la p. suivante, l'historien ajoute que l'ostican, voyant que Gagic seul était en état de gouverner l'Arménie, lui conféra le titre royal et les insignes du trône. Suivant lui, cette reconnaissance aurait donc eu lieu en 913, et non en 908. Aussitôt après cela il raconte que « le roi Housouf » se révolta contre Djafir, i. e. contre El-Moctader-Billah ben Aboul-Fadhl Djafar, marcha contre la Perse, à la tête d'une armée, et s'empara d'un grand nombre de villes. Sans aucun doute, l'ordre des faits est ici interverti.

Avant de suivre l'historien arménien dans ses récits ultérieurs, voyons ce que nous dira le biographe d'Housouf. A la fin de l'année 299 H. — 912, cet

émir ayant tenté de se rendre indépendant, le khalife Moctader envoya contre lui des troupes, qui le battirent, mais il continua de guerroyer jusqu'en 305 H. — 917, 8, époque où il fut privé de ses emplois, et battu encore en 306 H. — 918, 9; forcé de céder, il mit en sa place Soubouc ou Nesr, un de ses esclaves affidés, fut de nouveau vaincu en juillet 307 H. — 919, pris et emmené à Bagdad. Pour Soubouc, il obtint le commandement de l'Aderbidjan.

Relâché en 310 H. — 922, il fut réintégré dans son gouvernement, Soubouc étant mort. Deux ans plus tard il passa dans les provinces orientales de l'empire, prit la ville de Reï et y laissa pour lieutenant un de ses esclaves, nommé Mofih. En 314 H. — 926, il fut envoyé du côté de Wasit, l'*(C)uh* des Arméniens, pour combattre les Karmathes révoltés, fut pris dans une bataille près de Koufah et tué après quatre jours de captivité³²), par Abou-Tahir, chef des rebelles. Il était né en 250 H. — 864. Les mêmes faits vont se retrouver chez Jean catholicos.

L'espèce de bienveillance d'Housouf à l'égard de Gagic n'était qu'une combinaison pour affaiblir le roi Sembat et son successeur Achot; Gagic, en effet, le servit avec zèle pendant les années qui suivirent son élévation et la mort du roi d'Arménie; puis, les

32) Je dois faire observer, n'ayant aucun moyen de fixer précisément la date de la mort d'Housouf, qu'il existe au Musée de l'Ermitage Impérial une monnaie frappée à Ardébil, en 320 — 932, sous le khalife Moctader, avec son fils Aboul-Abas, et portant le nom d'un troisième personnage, qui a été lu *المطلع اليوسفي مولى* *امير المومنين*; v. Bull. Hist. Philol. t. XV, p. 150.

cruautés exercées par Housouf lui inspirèrent un tel dégoût qu'il refusa d'obéir à un pareil maître ; Jean cath. p. 158. C'était, si cet historien a rapporté les faits dans leur ordre chronologique, pendant un voyage du roi Achot en Grèce, c'est-à-dire en 921 ; mais cette indication ne saurait-être exacte, non plus que celle fournie, pour le même temps, par le même auteur, p. 166, sur les marques d'honneur que le roi Gagic aurait reçues d'un autre ostican arménien, nommé Pharkini, qui aurait agi ainsi par ordre du khalife, sans le consentement et au grand déplaisir d'Housouf. Il est évident par tout le contexte de l'histoire que Jean catholicos n'a pas noté soigneusement les diverses tentatives de révolte d'Housouf, en 908, 912, 917 ; car toutes les autorités s'accordent pour dire que cet émir ayant levé ouvertement l'étendard contre le khalife, dont les troupes triomphèrent de sa résistance, il dut quitter le pays, en 921, d'après la chronologie adoptée par M. S.-Martin ; Mém. t. I, p. 361 ; Jean cath. p. 170. Housouf fut pris et emmené à Bagdad, laissant en Arménie un ostican, que Jean cath., loc. cit., nomme exactement Nesr-Sbouc, le Soubouc des auteurs musulmans, mais qui, dans la traduction française, p. 319, est à tort nommé Serpoukh, altération qui n'est qu'une mauvaise lecture de l'Arménien Սրբուկ, pour Սբուկ. Ce nouvel émir fit la paix avec Achot, et Gagic désarma sa malveillance par des présents. Cependant les Karmathes s'étant soulevés contre le khalife, Housouf fut, par le conseil d'un certain Monos, en arabe Mounis, choisi pour leur tenir tête, renvoyé dans son ancien gouvernement, et se défit de Sbouc, à Ardébil, afin de s'emparer de ses

richesses³³); Jean cath. p. 176, 179; Gagic pourvut à sa propre sûreté, en se fortifiant dans les gorges des cantons de Coghovit et de Dzaghcotn; ib. p. 177.

Au lieu de ces témoignages, soigneusement discutés et concordants, que trouvons-nous chez le continuateur de Th. Ardzrouni? A la suite de l'indication si vague de la révolte d'Housouf contre Moc-tader, nous lisons, p. 323—325, que Gagic reçut de nouveau les insignes royaux de la part du khalife et se fit le guide des troupes musulmames, envoyées contre le révolté, qui fut pris et conduit à Bagdad « où il resta 8 ans en prison ; » il avait laissé le commandement de l'Aderbidjan à un certain Phethk, peut-être le même que Nesr-Sbouc. Après cela il fut envoyé par le khalife au pays d'Osit (Wasit), et y « fut tué je ne sais comment, » ajoute notre historien. Du reste les « huit années » dont il est ici parlé ne manqueraient pas d'exactitude, puisqu'Housouf fut pris en 921 et envoyé à Wasit en 927, mais elles prouvent que l'historien a omis et peut-être complètement ignoré ce qui s'est passé dans l'intervalle des années précédentes, et l'ordre dans lequel les faits se sont accomplis.

Cette seconde biographie du roi Gagic se termine par la description fort détaillée des constructions exé-

33) Par parenthèse je ferai remarquer que ce § de l'Hist. de Jean cath. n'est pas mis en sa place, puisqu'immédiatement après, l'historien raconte diverses expéditions exécutées par Nesr-Sbouc, et notamment la prise du fort de Biouracan, en 372 arm. — 923, date rectifiée. En tout cas, si le § dont nous parlons n'a pas été déplacé, ce qui suit formerait une addition postérieure, due à l'historien lui-même, et qui se rapporte à des faits ayant précédé la mort de Sbouc.

cutées par ce prince au bourg d'Ostan, sur le bord du lac de Van; dans l'île d'Aghthamar, où s'élevèrent par ses soins une citadelle, une ville et une église de la S^c-Croix, où il entra, au dire de l'architecte, 200,000 livres de fer; p. 326 — 331; puis viennent une expédition contre la peuplade des Zourarecs, dans le canton d'Aghtznik; une campagne entreprise pour secourir le roi d'Arménie Abas, contre un émir de Dovin, qui fut battu dans la plaine de Gini-Blour, entre Dovin et Nakhtchévan, probablement vers l'an 930; enfin une victoire remportée par Gagic sur les Délémics ou Dilémites, qui avaient poussé une pointe jusque dans le canton d'Antzé-vatsik: ces divers récits occupent une dizaine de pages, 334 — 343, et sont suivis d'un éloge du roi Gagic, dont la mort n'est toutefois pas datée, non plus ici que précédemment, à la p. 297. Le P. Somal, p. 58 du Quadro, dit que Gagic mourut en 937. Si cette date, et encore plus celle de 943, donnée par Asolic, comme on va le voir, est exacte, il est évident que Th. Ardzrouni, mort en 927, d'après le P. Somal, n'a pu poursuivre jusque-là son récit; mais, ainsi que je l'ai dit précédemment, on ne sait où l'auteur du Quadro a puisé un tel renseignement.

L'auteur nous apprend, du reste, p. 329, que pour recueillir les matériaux de son travail, il a parcouru à pied l'Arménie jusqu'à Cghardch, à Chawcheth **ԿՉԱՐԶ և Շաւշէթ** et au Caucase, depuis Ahiz **Ահիզ** jusqu'à l'entrée de **Գաղ** Gagh, tout le Taïastan et les pays du nord et de l'est. Or s'il est aisé de reconnaître dans cette énumération le Clardjeth, le Chawcheth et la province de Taïk, le Tao des Géorgiens,

les noms d'Ahiz et de Gagh ne sont pas si faciles à déchiffrer, et je ne les ai rencontrés dans aucune liste de noms géographiques arméniens.

Les autres historiens ne fournissent guère que des renseignements épars ou incomplets sur la famille des Ardzrouni. Par ex. Asolic, p. 273, s'exprime ainsi : « La généalogie des Ardzrouni atteint jusqu'à Gagic, contemporain de Sembat-le-Grand, mis à la potence par le fils impie d'Abou-Sadj, précédemment mentionné, qui régna 29 ans dans la région du Vaspouracan et † en 392 — 943 ; après sa mort son fils Dérénic régna 17 ans, et † en 407 — 958 ; puis Achot, fils d'Abousahl, 22 ans, et † en 439 — 990 ; ensuite Gourgen et Sénékérim, fils d'Abousahl, régnèrent ensemble . . . ; Gourgen † en 452 — 1003, et Sénékérim occupa le trône 20 ans. » De quelque manière qu'on interprète les derniers mots, le règne de ce Sénékérim dépasse de beaucoup l'année 1004, qui est la date placée par Asolic à la fin de son livre. Vardan, p. 87 éd. Ven., nous apprend de son côté, qu'Achot-Ercath, en revenant de Constantinople, — en 921 — trouva Gagic régnant dans la maison des Ardzrouni, et p. 92 il donne cette liste : « Les rois de Vaspouracan, de la race de Sénékérim, sont : Gagic, fils de Dérénic, constructeur d'Aghthamar ; Dérénic, son fils ; Abousahl, frère du précédent ; puis Chahanchah, fils d'Abousahl ; Gourgen, frère de Chahanchah, et Sénékérim frère de Gourgen . . . » Aristakès de Lastiverd, ch. III, X, et Matthieu d'Edesse donnent également quelques notices, qui prouvent que l'histoire de la famille qui nous occupe était peu connue. On en trouvera un plus grand nombre chez

Stéphannos Siounétsi, à cause du voisinage et des alliances. Kiracos, p. 45, nous dit encore : « Maintenant je veux redire quelques mots au sujet des déchirements de la méchante nation d'Ismael ; car, suivant la parole de notre sauveur J.-C., tout royaume divisé en lui-même dépérit, comme il est arrivé à ces gens, dont l'empire était fractionné en beaucoup de parties. En effet, Sophar était maître du pays de Khorasan ; Avalic Abouthorob, de la ville de Basra ; Isé, fils de Chekh, de la Palestine ; le fils d'Aboutelph, du pays de Dilem, et d'autres en d'autres lieux, s'efforçaient, en se faisant la guerre, de l'emporter sur leurs rivaux par la violence. Aussi a-t-il été difficile de retrouver les noms de ces impies. Quelques osticans, méchants et inhumains, s'étaient jetés sur notre pays, comme le féroce Bougha ; Afchin plus impie encore, fils d'Abousadjith, venu précédemment ; Housouf plus détestable que son frère Afchin, qui fit périr le roi Sembat et donna la royauté à Gagic, fils de Dérénic et d'une sœur du roi Sembat Bagratide, de la famille Ardzrouni, homme bon et religieux. C'est lui qui a fait élever dans l'île d'Aghthamar, du lac de Bznounik, une cité royale et une église d'une architecture brillante et admirable. » Tous ces renseignements sont si imparfaits qu'à-peine est-il possible, en les combinant, de construire une généalogie satisfaisante³⁴) : il n'est donc pas étonnant qu'au milieu de tant de variations le P. Tchamitch, t. II, p. 1040, n'ait pas

34) Pour les temps postérieurs à la 2^e moitié du XI^e s., on a de curieux matériaux, p. 349 — 351 ; puis à la p. 362 et suivantes, d'autres matériaux renfermant les noms de plusieurs princes Ardzrouni et catholicos d'Aghthamar, jusqu'environ l'an 1328.

complètement éclairci l'histoire des rois du Vaspouracan.

Après le règne de Gagic, le continuateur de Th. Ardzrouni nous fait passer sans transition, p. 344, à un prince Sénékérin, frère de Déranic, dont la filiation n'est connue, et encore approximativement, que par les historiens dont j'ai donné plus haut les extraits. Il nous apprend, p. 346, 7, que ce Sénékérin céda son pays à l'empereur Basile II, en 470 — 1021; qu'en 490 — 1041 le roi Bagratide d'Ani se livra également aux Grecs; qu'Ani fut pris par le sultan turk Thoughlough — Thogroul; — que Van tomba aux mains d'un autre Türk, nommé Srahang, le même, à ce qu'il semble, que Sarang ou Sarang-Alkhaz — le général Alkhaz — dont parle l'Hist. de Géorgie, p. 334, 343. Dans les pages suivantes, p. 351—354, il donne de curieux détails sur David Ardzrouni, fondateur, au commencement du XII^e s., du catholicat d'Aghthamar. Comme ce dernier sujet, tout intéressant qu'il est, ne rentre pas dans le cadre de mes recherches, je me contente de l'indiquer, en renvoyant le lecteur à Tcham. t. II, p. 36; S.-Martin, Mém. t. I, p. 141; Chahkhath, Descr. d'Edchmiadzin, t. I, p. 211; Kiracos, p. 87; Indjidj, Ant. de l'Arm. t. III, p. 281, et Arm. anc. p. 162, 172.

Il est intéressant de trouver à la suite de l'Histoire des Ardzrouni un memento qui nous apprend que la partie que nous venons d'analyser a été rédigée շարգրեցաւ à l'église de la Croix d'Aghthamar, sous le gouvernement de Ghazan-Khan, sous le catholicat de Zakaria, à Aghthamar — qui mourut en 1326 — enfin au temps et à la prière du métropolitain de

Siounie Stéphannos — fils de Tarsäidj. Le rédacteur de ce memento se sert du mot շարագրեցաւ « a été composé, » bien différent de գրեցաւ « a été écrit, » employé plus loin par le copiste, nommé Daniel.

Un dernier memento, celui que j'ai mentionné précédemment, dans une note, donne des notices généalogiques sur une portion de la famille Ardzrouni et sur quatre catholicos d'Aghthamar, qui en étaient membres.

S'il s'agit maintenant d'apprécier et de classer Th. Ardzrouni, nul doute que c'est un historien sérieux, un témoin oculaire et fidèle des faits, un auteur aussi exact qu'on peut le désirer en fait de chronologie. Il est précieux et unique en ce qui regarde les princes de sa famille, et sa véracité dans ce que l'on peut critiquer, dans ce qui touche à l'histoire musulmane, est un garant de la fidélité de ses autres récits. Seulement il n'aime pas les Bagratides, et passe sous silence certains faits qui auraient été peu honorables pour les Ardzrouni.

Au point de vue du style, il est trop monastique, comme la plupart des historiens de sa nation; son langage est peut-être correct, mais dur, souvent ampoulé, pléonastique, comme celui de Jean catholicos; ses sermons sont trop longs et ses panégyriques trop exaltés. Mais en somme son ouvrage est une excellente acquisition pour les amateurs de l'histoire arménienne, pour ceux qui s'intéressent à celle de l'Asie occidentale.

